

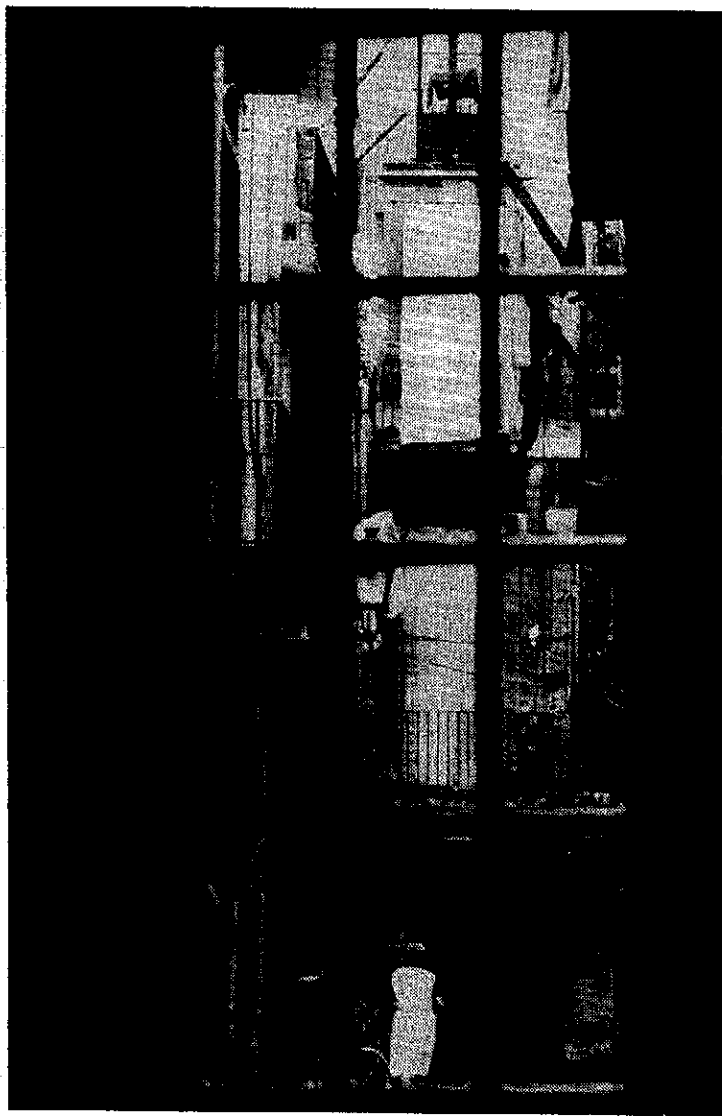
## Manuel Vazquez- Montalban

Du détective privé Pepe Carvalho, on retient parfois une frénésie gastronomique extrêmement savante et une importante bibliothèque qui lui permet d'allumer son feu. C'est très insuffisant. En fait, en créant ce personnage, M. Vazquez-Montalban a ouvert un cycle. Il débute vraiment en 1970 avec « J'ai tué Kennedy » — qui est une chronique de l'Espagne de l'après-franquisme. Un après-franquisme qui, selon l'auteur, n'en finit pas, pour la bonne raison que le franquisme n'est pas totalement extirpé des institutions, de la culture, des comportements.

Prétexte et protagoniste de cette chronique, Carvalho est lui-même un personnage ambigu : ancien membre du PCE, ancien agent de la CIA, perpétuellement fiancé à une prostituée... De ses aventures, on connaît en France « la Solitude du manager », « les Mers du Sud », « Meurtre au Comité central », « les Oiseaux de Bangkok ». M. Vazquez-Montalban — qui est né en 1939 à Barcelone — est l'auteur de nombreux autres romans et essais : « Chronique sentimentale de l'Espagne », « Happy End », « le Pianiste » et un traité de cuisine catalane...

Manuel Vazquez-Montalban a également collaboré à plusieurs publications : « la Calle », « Mundo obrero », « Treball »...

# Toutes les Barcelones possibles



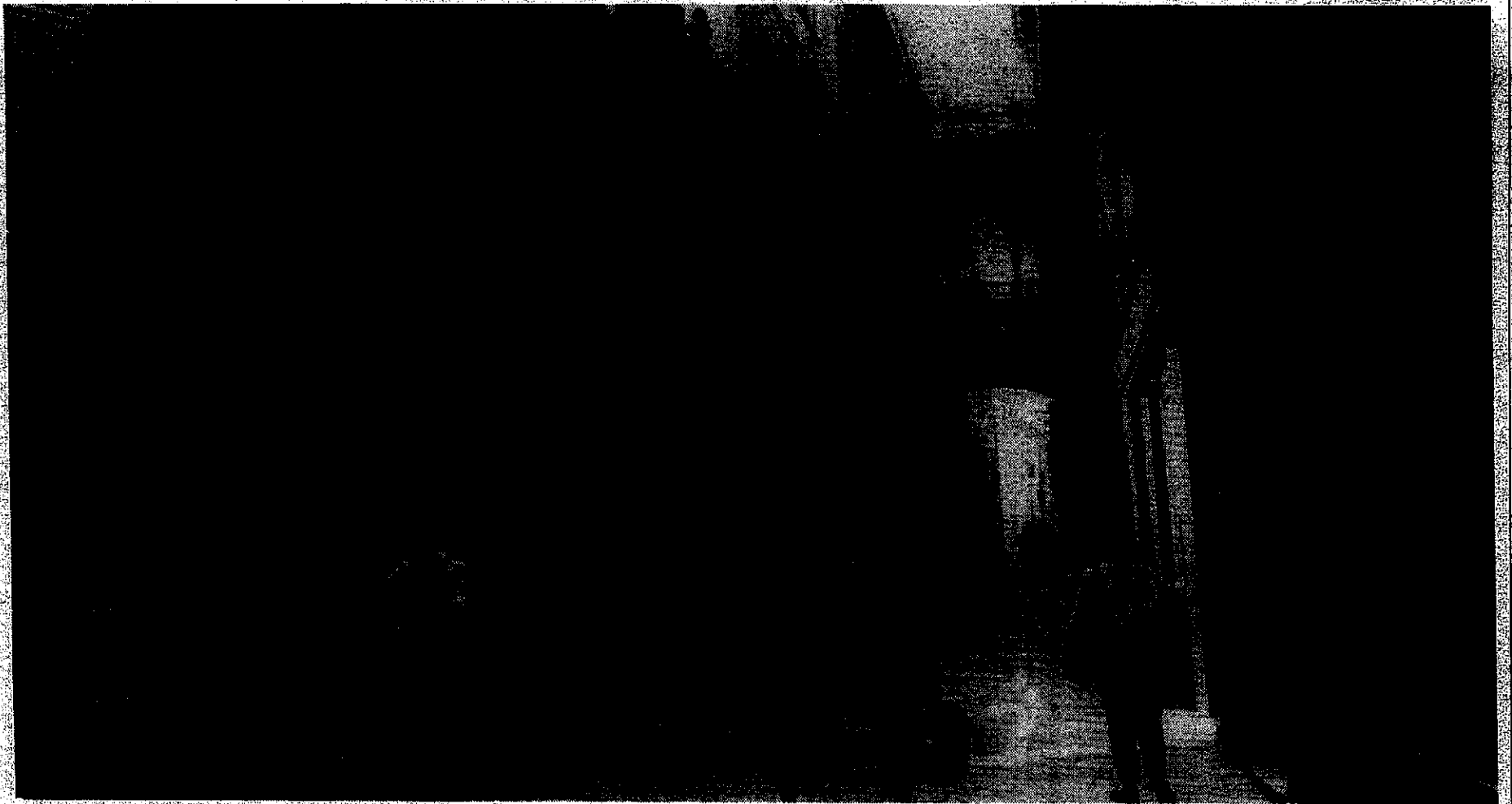
« Capitale d'un pays qui se considère lui-même comme une nation mais qui n'a ni Etat ni armée, Barcelone est le résultat de l'histoire de la Catalogne. » (Photo G. Bartoli.)

**P**AS une seule ville possédant une histoire n'est une seule ville. Les façades trahissent des archéologies différentes, au même titre que les comportements des habitants. La ville est un grand marché gestuel, mais on y trouve aussi bien des frontières horizontales, de type social ou culturel, et des strates archéologiques correspondant aux divers patrimoines qui s'y sont sédimentés. Capitale d'un pays qui se considère lui-même comme une nation mais qui n'a ni Etat ni armée, Barcelone est le résultat de l'histoire de Catalogne. Un château la domine, celui de Montjuich, construit pour sa surveillance et utilisé à plusieurs reprises pour mieux la bombarder et fusiller au bord de ses fosses tous ses insurgés. Lorsque les troupes de Philippe V ont occupé la Catalogne en 1714, elles ont porté le coup de grâce à une autonomie politique qui n'était plus que l'ombre d'elle-même et qui se survivait difficilement depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle, sérieusement atteinte par la guerre civile du XVII<sup>e</sup> siècle au cours de laquelle la Catalogne a connu une de ses plus graves défaites contre la Castille. Non seulement le château de Montjuich a été une sinistre forteresse dressée pour parer au zèle indépendantiste des Catalans, mais, tout au long des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, il a été le dernier rempart d'un Etat prompt à réprimer les masses populaires d'une des villes les plus subversives d'Europe.

Dans un article intitulé « les Bakounistes à l'œuvre », Engels fait remarquer que Barcelone détient le record européen de construction de barricades, et, beaucoup plus tard, Lénine se fera l'écho de cette observation. La classe ouvrière a eu, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux motifs de révolte, soumise qu'elle était au capitalisme sauvage de l'époque. Ces luttes

ont surtout été menées par les socialistes utopiques et les anarchistes. Ces derniers ont fait de l'attentat d'Orsini leur principal outil linguistique, au point que l'internationale anarchiste a désigné Barcelone par cette métaphore significative : « la Rose de feu ». Car c'est aussi à travers ses métaphores qu'on voit toutes les Barcelones incluses dans Barcelone : *rose de feu* pour les anarchistes, elle a été *la ville veuve* pour les poètes nationalistes du XIX<sup>e</sup> siècle, *la ville des prodiges* pour la bourgeoisie conquérante qui relance le modernisme au moment du passage du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, *la ville occupée* par les troupes franquistes, *la ville des foires internationales et des congrès*, lorsque la remède un maire épris de développement, nommé Porcioles, et aujourd'hui, la voilà, semble-t-il, fatalement destinée à jouer son rôle de *ville olympique*. Aucune de ces métaphores n'est discutable : ville de la révolte et de la résistance au franquisme, ville veuve de pouvoir politique alors même qu'elle détenait le pouvoir économique, ville occupée sans merci par le centralisme revanchard de Franco, ville qui a connu dans les années soixante la schizophrénie occupation-développement, et maintenant, la Barcelone qui attend des jeux Olympiques la possibilité de promouvoir ce que d'aucuns appellent sa post-modernité, peut-être parce qu'ils ne savent comment désigner cette période d'impasse européenne, cette sensation de blocage historique à l'ombre grandissante des missiles.

Les voyageurs romantiques du XIX<sup>e</sup> siècle tels que George Sand, Richard Ford ou Théophile Gautier, ont noté le double caractère de la ville, d'un côté cuirassée de murailles, de l'autre jouissant d'une toute formelle liberté intérieure illustrée par l'inévitable va-et-vient des Ramblas. George Sand s'étonne du fait que pendant que reten-



« Le double caractère de la ville, d'un côté cuirassée de murailles, de l'autre jouissant d'une toute formelle liberté intérieure illustrée par l'inévitabile va-et-vient des Ramblas. » (Photo G. Bartoli.)

tissent tout autour des murailles des bruits de fusillades, les gens se promènent, apparemment joyeux et détendus, le long des Ramblas. Répétitivement perdantes, la Catalogne et Barcelone ont en partie survécu et prospéré à cette double conscience, bien représentée par l'art du compromis et de l'adaptation caméléonesque de ses castes dominantes, et l'état toujours latent d'insurrection de ses classes populaires. Les architectures qui ont survécu offrent une lecture possible de ce que la ville a tenu à conserver d'elle-même, du patrimoine culturel qu'elle assume. Quasi invisible est le substrat de l'époque romaine, où Barcelone n'était qu'une ville de moindre importance à l'intérieur de l'Empire ; inexistants sont les restes du temps des Arabes, car à peine y eut-il une présence musulmane dans cette marche hispanique de l'Empire franc ; splendide et parfois reconstruit jusqu'à se voir adulteré, tel est l'art gothique religieux et civil qui rappelle les siècles pendant lesquels Barcelone fut la capitale de l'empire méditerranéen du royaume d'Aragon ; ensuite on trouve un néo-classicisme anodin au service des nouveaux riches d'une bourgeoisie entreprenante qui, par la suite, soutiendra le magnifique modernisme barcelonais, dont la plus originale et géniale dérivation sera celle de Gaudí ; peu d'exemples subsistent du rationalisme mutilé et persécuté par le néo-nationalisme franquiste, rationalisme riche de promesses au temps de la République sous la houlette de Le Corbusier qu'enthousiasmaient les jeunes architectes rénovateurs de la Catalogne républicaine ; on observe enfin une lamentable architecture franquiste placée sous le signe de la spéculation, et une réaction critique au réalisme et à l'esthétisme, qui s'exprime à l'heure actuelle sous la forme d'un éclectique art postmoderne cautionné par les municipalités démocratiques et socialistes.

Tel pourrait donc être le bilan quelque peu simpliste d'une ville lue à travers ses façades après l'avoir été à travers ses métaphores. Reste la littérature, dans la mesure où cette ville l'a suscitée, et de façon fort prestigieuse. A la suite des voyageurs romantiques qui traversaient les Pyrénées à la recherche d'une Afrique européenne, Francis Carco a découvert le Barrio Chino barcelonais et, après lui, la littérature française a contribué à mythifier le vieux quartier lumpen de Barcelone où n'a jamais vécu aucun Chinois, ou alors par hasard. Genet consacre plusieurs chapitres du *Journal du voleur* à une Barcelone décrépite et misérable que lui-même a connue à travers sa marginalité économique et sociale ; Claude Simon, très juvénile voyeur de la Barcelone de la guerre civile, a situé son *Palace* dans une Barcelone abstraite où les antagonismes psychologiques et sociaux finissent par acquiescer l'abstraite matérialité de la ville elle-même. Pierre de Mandiargues, en revanche, a écrit *la Marge* dans les années soixante et depuis la rue Escudillers, dépeignant une Barcelone anxieuse de sortir du cauchemar franquiste, à l'aube d'une troisième renaissance catalane marquée par la lutte contre la dictature. C'est aussi la ville des dissensions entre rouges vue par Orwell dans *Catalogne libre*, ou la ville des parcours philosophiques pour le Thomas Mann de *la Montagne magique*, ou la ville des misères d'après-guerre qu'a si crûment évoquée un de ses plus vulnérables protagonistes, Tanguy, le jeune héros qui a donné son titre au roman de Michel del Castillo. Il resterait encore bien des œuvres à signaler, parmi lesquelles on ne peut s'empêcher de citer *les Pianos mécaniques* de Henry-François Rey.

Les écrivains du cru, nous l'avons, nous aussi, souvent choisie comme théâ-

tre de nos inventions, de nos aventures et de nos mystifications littéraires. Nous l'avons fait parce que Barcelone est à la fois un théâtre pluridimensionnel et un théâtre en réduction, puisqu'il suffit d'une demi-heure de parcours pour traverser l'Histoire et toutes les histoires possibles, de même qu'arpenter la Cinquième Avenue de New York suffit pour découvrir une ville sans frontières, polyglotte et polysémique. Le voyageur qui arrive à Barcelone connaît généralement l'essentiel de la ville que limitent au nord le Tibidabo et son horrible Sacré-Cœur, aussi horrible que celui de Montmartre et comme lui consacré temple expiatoire des péchés sociaux. Au sud les Ramblas et le port, à l'ouest le parc de la Citadelle et les arènes, à l'est la Barcelone sportive, qui a fait du Barcelona Fútbol Club sa seule armée possible, son inspiration épique. Au centre de ce quadrilatère, la Barcelone des monuments gothiques ou modernistes, et à ses confins, la ville « qui perd son nom », selon l'heureuse expression du romancier Francisco Candel, à savoir les cités-dortoirs sans caractère, construites vite et mal pour y entasser une main-d'œuvre à bon marché et d'importation qui, dans les années quarante et cinquante, a fui l'Espagne de la faim et du chômage pour se ruer vers le relatif Eldorado catalan.

Le voyageur ne sait généralement pas que ces lieux ont vu passer Trotski poursuivi par les agents tsaristes, ni que le même Trotski a cherché asile à Barcelone, poursuivi cette fois par les agents staliniens. Il ignore que Schönberg a composé ici son *Moïse et Aaron* et qu'il y a conçu une fille appelée Nuria, d'après le prénom d'une des innombrables vierges nationales de Catalogne ; que Le Corbusier y a parrainé des architectures non réalisées à cause des guerres, que c'est à Barcelone que Picasso est devenu Picasso et que c'est ici

que Picabia est venu fonder 391, une revue d'avant-garde, stimulé qu'il était par une ville qui pariait sur l'avant-garde à cette époque de la Première Guerre mondiale où l'Europe s'autodétruisait et se recréait en même temps. Cet axe Paris-Barcelone a été capital pour l'évolution de la culture catalane et espagnole. C'est de Paris que nous sont venus l'architecture métallique et le slip pour messieurs, les *Calligrammes* d'Apollinaire et *l'Étranger* de Camus, de même que les vulgates marxistes de Lefebvre, Garaudy ou Althusser. De Paris nous venait aussi, sous Franco, la littérature clandestine, et de Paris encore, nous arrive parfois Cohn-Bendit pour y parler de pouvoir et de Cruyff, ce dernier étant une des passions qu'il partage avec les Catalans.

Du reste, si vous voulez donner à un taxi de Bangkok une idée de l'endroit du monde où se trouve Barcelone, dites-lui seulement que c'est là qu'un jour Cruyff et Maradona ont joué au football. Cela suffit. Les affinités ne sont jamais électives. Et lorsque, en 1992, au moment de célébrer les jeux Olympiques, les responsables en viendront au chapitre de la propagande urbaine propre à toute olympiade, ils devront apporter un soin particulier dans le choix d'une série de signifiants assez hétéroclites pour donner une image exacte de la ville : Gaudí, Picasso, Cruyff, l'attentat d'Orsini, un plat de poissons nommé « Zarzuela », Joan Miró, sans oublier le pain imbibé de tomate...

Il est difficile, très difficile de rendre compte de toute la douleur et toute la passion intervenues dans la construction des villes dignes d'intérêt. Comme dans la chanson de Brassens, la douleur de l'Histoire finit toujours par se retrouver dans la fosse commune, la fosse commune du temps.

Manuel Vázquez-Montalban  
(Traduit par Louis Soler)